

## **CINQUIÈME PARTIE**

# I

Pas le temps de sortir entre les révisions, tout le monde agglutiné devant le distributeur, dû me taper cinq minutes de file, et quand je reviens avec mes deux kawas l'andouille de Lulu s'est fait la malle. Ces foutus gobelets me brûlent les doigts. Je vais m'asseoir sur un banc, les pose à côté. Je bâille. Dur, mais faut tenir le coup, réussir, coûte que coûte. Pour maman. Pour Sarah.

Je repense aux paroles de sa mère. *Ne te laisse pas aller, travaille surtout, faut une situation, dans la vie.*

Comme si je m'étais engagé envers elle.

Je n'y ai jamais vraiment réfléchi, on ne prend pas tous le train dans la même classe ni avec les mêmes bagages. Pourrait pas comprendre, la mère de Sarah, pour moi pas de problème, si je me plante je peux vivre de mes rentes. Plein aux as même si au fond je n'ai pas besoin de tout ça, un studio, deux paires de jeans et trois tee-shirts... Gueuletons, grands vins, costards, mini-trips exotiques, pas ma tasse de thé. Même la BM, je n'y tiens plus vraiment. Pas si pratique, mieux vaut ne pas trop l'exhiber, car-jacking et compagnie, les emplacements près de la fac sont toujours pris, faut me garer si loin que je vais plus vite en bus... Puis, à vrai dire, je me sens gêné rapport Sarah. Ne lui ai même pas dit que j'en avais une. Comme une maladie honteuse.

Elle, si elle rate, c'est la cata. Qu'est-ce qu'elle deviendrait ? Briquer les bureaux, comme sa mère ? Elle a son bac, disons gratte-papiers ? D'ailleurs, même avec un diplôme de psycho, dans le secteur social on gagne des clopi-nettes.

Si au début de la vie on mélangeait les cartes et nous rangeait sur la même ligne, que chacun se démerde, ça tournerait peut-être mieux.

Et encore ! Les surdoués se retrouveraient les plus hauts. Pas plus moral que la distinction par la thune de papa et peut-être qu'au fond ça ne changerait rien du tout ! Cette nuit, après les deux cahiers du demi-tonton, je suis allé me planter devant sa photo de classe. La bande des quatre vies, trois programmées, une qui ne sait pas qu'elle va partir à la dérive. Mais en fin de compte elles se retrouvent embarquées sur la même galère.

Marrant, que ce soit moi qui lui souffle en rêve *l'authenticité intérieure*. Ça donne froid dans le dos, comme si j'étais en même temps ici et ailleurs. Passons sur mon *air de sainte nitouche en extase*, d'ailleurs n'avait pas tort, mais c'est vrai qu'en plus de notre bouille et de la *couronne de soleil pâle*, on a des points communs, chaud lapin le Jean, même s'il est plus tordu que moi, et encore, le coup de Vinciane et du cinoche, son historienne de l'art ne l'aurait pas renié.

Ce serait de mère-grand qu'on tiendrait ça ? Jamais ça ne me serait venu à l'idée, je ne l'imagine pas s'envoyer en l'air avec l'Ancêtre, bon, a bien dû

écarter les jambes pour avoir maman, on ne pense pas à ces trucs-là, mère-grand c'est mère-grand, un avatar de la Vierge Maryâm. Peut-être qu'elle avait pris son pied avec le paternel inconnu du tonton, une seule fois, mais une fameuse, assez pour toute une vie. En tout cas, mère-grand, c'est tout ce qu'on partage, lui et moi. Comment il dit ? J'ai noté : « *L'ultime, et bien frêle brin de corde me reliant à une famille biologique, partageant de la sorte avec moi quelque reliquat de Pôu-Q'ât.* » Mazette !

J'ai aussi recopié d'autres passages, notamment quand il découvre la même photo chez le sculpteur, c'est vachement bien dit : « *À quel moment, dans quelle fissure, une lame s'était-elle insérée entre celui que je restais à chaque instant et celui j'avais été ? Une lame qui avait peu à peu forcé, peu à peu écarté les lèvres de ma vie. Nous n'étions plus les mêmes, plus jamais nous ne serions les mêmes. Ni lui, ni moi, ni aucun autre. Et Qôta-Nîh plus jamais ne serait le paradis sur terre de mon enfance. Parce qu'elle avait changé. Parce que nos yeux avaient changé.* »

Mais après : *Oui, nous avons changé, oui, l'île avait changé, la belle affaire ! Tout ne changeait-il pas tout le temps ? N'en allait-il pas de même depuis l'apparition de la vie sur terre ? Une évolution permanente, infinitésimale, qui tout à coup déclenche une mutation. De quel droit aurais-je exigé une exception à la règle ? L'essentiel n'était pas que tout passe et se transforme, mais de garder son authenticité dans le grand fleuve du temps.*

Je ne sais pas si j'ai changé de façon infinitésimale, mais pour moi la mutation s'est bel et bien produite. Et là, au moins, je sais : ce qui m'a changé, ce qui a changé mes yeux, ce qui m'a permis de faire un premier pas sur le chemin de mon *authenticité intérieure* à moi, c'est ma Sarah et sa colline !

– Ho ! Hé ! Bienvenue sur terre !

Lulu brandit *Matin-Presse*. Je lui tends son gobelet.

– Je relaxe, Max. Pas dormi des tonnes, j'avance au radar...

– Tu as encore fait des folies de ton corps ?

Je lui coule un regard torve.

– Sorry, vieux. Parfois j'oublie que... c'est trop... pas moyen de me le visser dans le crâne...

– Ça va...

– L'enquête avance. Tu la suis ?

– Pas vraiment.

– Ils ont reconstitué son itinéraire depuis qu'elle a foutu le camp...

– Qu'est-ce que ça peut me foutre ?... Une hystérique tourneboulee par des tarés, qu'elle soit passée par ici et qu'elle repassera par là... De toute façon, là où elle est...

– Et avec elle soixante-quatre des nôtres... Je me demandais... Leurs mecs se font sauter le caisson pour toucher je ne sais combien de vierges au paradis. Tu crois que leurs meufs ont droit au même nombre de puceaux ? Parce que si c'est pour s'y retrouver dans un harem, pouvait tout aussi bien rester de ce côté-ci... O.K, ça va, j'essaie de te changer les idées...

– Accouche l'enquête, au lieu de déconner...

– La plus tout à fait Sandrine et pas encore Aïcha...

– Aïcha... Comme...

– Comme qui ?

– Oh, tu connais pas... Une femme de ménage... laisse tomber...

– Je disais donc, et je continuerai à dire si tu ne m'interromps pas toutes les vingt secondes, que la plus tout à fait Sandrine et pas encore Aïcha, comme ta femme de ménage et une des épouses de Mouhaddi si tu tiens aux analogies, se fait larguer par un bellâtre et rencontre un barbu, tout doux tout mignon, qui lui remontre qu'elle est victime de la lubricité occidentale, qui entre parenthèses la saute sans vilipender la lubricité orientale, qui surtout la mène comme la vache au taureau chez le hôdyâm d'une moûsbé illégale. Un fumier, qui a sévi des années sans que personne ne remue le petit doigt. Il a disparu entre-temps. Là, elle apprend que si toutes les meufs se déguisaient en momies, aucun mec ne leur mettrait la main aux fesses et que son bellâtre ne l'aurait pas larguée pour une à la carrosserie plus aguichante, vu qu'elles seraient toutes fabriquées sur le même modèle, comme la T du père Ford. Elle se farcit leur charabia, devient Aïcha, on la colle officiellement au barbu qui du coup n'est plus tout doux tout mignon et qui après avoir convolé s'envole avec elle pour le P\*, où on achève de lui passer la cervelle au karcher. Tout ça, on le sait parce qu'une meuf qui en a aussi tâté avant de s'encourir l'a reconnue à la télé. Quand elle a le ciboulot plus vert que vert, elle revient sans problème, vu sa carte d'identité. Ça fait deux mois, on l'a repérée sur les caméras de l'aéroport, ici et au P\*. Jusque-là, rien de neuf sous le soleil du Seul Dieu, elles sont des centaines ou des milliers à perdre ainsi la boule, sauf qu'Aïcha doit déjà savoir à quoi on la destine puisqu'elle revient sans le futur veuf. Elle se planque, sans doute du côté de Saint-Benoît, ce coin-là est devenu un vrai souk, en tout cas le matin de l'attentat on la voit passer devant l'église et prendre le bus. Le réseau est vachement organisé. N'importe quel débile peut se désintégré dans une grande surface ou un stade de foot, mais pour assister au cours de la Ben Saleh fallait présenter sa carte d'étudiant, les vigiles contrôlaient sur le listing. La carte, on l'a retrouvée parmi les morceaux. Imitation parfaite, sa photo, mais le nom d'une fille de dernière maîtrise. Or, celle-là ne pouvait pas s'y trouver pour la bonne raison qu'elle était à l'hosto, des Mouhads l'avaient tabassée la veille au soir. Donc, tu piges, fallait qu'ils aient les coordonnées d'une fille de psycho et qu'ils la filent as-

sez longtemps pour être sûrs de leur coup. Il leur fallait aussi le matériel pour fabriquer la fausse carte. Évidemment, une meuf à l'apparence d'ici ne serait pas suspecte. Et en choisissant une de dernière maîtrise, ils diminuaient le risque de voir leur stratagème éventé puisque la Ben Saleh enseignait en deuxième bachot. Si on contrôle nos cartes et qu'un quidam à côté de moi prétend s'appeler Bruno, je flippe, mais un mec de maîtrise, je ne le connais pas...

– Ça veut dire qu'ils ont des complices au secrétariat de la fac...

– Ou qu'ils ont piraté le système informatique. Mais ce qui m'épate, c'est que le bouquin de la Ben Saleh date de novembre et qu'ils ne l'ont même pas repéré tout de suite, leurs cheries de manifs, c'était quand, mars peut-être ? Donc, en trois mois, ils ont été capables de monter une machinerie pareille !

– Et redonc, ils ont des réseaux en veilleuse, prêts à démarrer au quart de tour.

– Quand on te dit qu'il faut agir, et vite. Même si toutes les momies et tous les barbus ne sont pas des terroristes, n'importe lequel peut en cacher un. Plus le temps de faire dans le détail. Quand la gangrène est dans un doigt, faut couper tout le bras pour sauver le corps.

– Brûlons-les tous et le Bon Dieu reconnaîtra les siens, les Youssous nous l'ont déjà fait !

– S'agit pas de brûler, mais de virer. S'ils aiment tellement le désert de chez eux et ce qu'on y trouve comme salades, n'y manque pas de sable pour les y faire pousser... !

– Ouais, mais si des meufs d'apparence normale sont en fait des momies déguisées, c'est tout le corps qu'il faut amputer, et là, tu sauveras quoi ?

– Plus de recruteurs, plus de recrutés... !

✱

*Tu vois, la vue, d'ici, est magnifique. Les toits qui brillent au soleil, les bois au loin, comme un écrin autour d'un bijou précieux...*

Sarah, la beauté de la ville, qu'il faut avoir pris de la hauteur pour découvrir... Monter sur la colline pour savoir en soi la beauté du monde...

Sa voix n'est qu'en moi. Mais elle est en moi, comme la beauté de la ville, comme la beauté du monde...

– Monsieur...

Je peine à soulever les paupières. Un mioche me tend une feuille de papier. Un Mouhad. Je fais non de la tête, mais il reste à se dandiner. En retrait, une moukère enceinte jusqu'au menton, appuyée sur une poussette dans laquelle roupille un autre gosse.

Qu'est-ce qu'ils me veulent, ces mendigots ?

Mes yeux retombent sur le papier. Une note de cours ! Mon bouquin à mes pieds. D'autres feuilles, éparpillées.

Tout me revient. Line et Lulu ont voulu m'entraîner dans leur snack à la con. J'ai inventé je ne sais quoi pour leur échapper. Trop tôt pour l'hosto, pas envie de passer à la Chaumière, encore moins au *King*... Un bus est arrivé, j'ai sauté dedans, pour me retrouver dans notre parc, sur notre banc. J'ai voulu réviser. Mes yeux se sont fermés d'eux-mêmes. Le bouquin a dû m'échapper, la feuille voler plus loin. La mère aura envoyé le gamin la ramasser.

Je la prends d'une main, fouille de l'autre ma poche en quête d'une pièce. Mais à peine l'a-t-il lâchée qu'il se débîne. Sa mère lui empoigne le bras et le trio s'éloigne. Ou le futur quatuor.

Je me sens honteux.

Tout ramasser, remettre en ordre... Jamais de ma vie je n'avais bûché dans un parc. Peux pas dire que l'expérience soit concluante. Au bahut, des tas de copains adoraient ça et en cette saison, les squares sont envahis de étudiants. Moi, un canard qui passe avec une canne et un chapeau, et ma cervelle prend le grand large. Besoin d'une cellule pour filtrer l'extérieur. À la Chaumière, quand mes pensées filent, elles se cognent aux murs et me reviennent en écho.

Bon, faudrait malgré tout... J'essaie de parcourir la feuille. La chaleur est atroce. Même ici, à l'ombre, exposé au moindre souffle, j'ai l'impression de me décomposer. Mon cerveau s'engluie, fond, coule, déborde, les lignes partent à la dérive...

Travaillerai ce soir.

Lulu, sous la torture, m'a extorqué la promesse d'aller à leur putain de conférence. Au moins, j'aurai un prétexte au parjure.

Pourquoi cette honte, comme si ?... Mon père, je m'accuse d'avoir eu de vilaines pensées... Quand j'ai ouvert les yeux sur le même, j'ai revu ces Roms qui vous brandissent une pétition sous le pif, n'importe quoi, ouvrir une maison d'accueil, scolariser leurs têtards, puis, quand vous avez signé, prétendent que vous vous êtes engagés à leur filer du flouze... M'ont fait le coup, des années déjà, une meuf bien roulée, sexy et tout. J'étais encore pas mal naïf, j'ai signé pour ses beaux yeux, sans parler du reste. Mais quand elle a commencé à piailler pour que je casque, j'ai empoigné sa putain de liste, je l'ai déchirée en mille morceaux et j'ai pris mes jambes à mon cou. Lulu m'a dit que j'étais dingue, y'a toujours des mecs pour les surveiller, jouent du couteau comme nous de l'iPod. Je ne les voyais tout de même pas cavalier à ma suite en pleine ville avec un poignard entre les dents. N'empêche que j'ai

évité le coin durant quinze jours, n'écument pas longtemps les mêmes eaux, quand on les connaît trop s'en vont flibuster ailleurs.

Pour ça, que je ne me sens pas net. Le gosse me rendait service et moi, tout de suite, parce que c'était un Mouhad, je l'ai pris pour un arnaqueur...

En fait, si j'y réfléchis, n'en ai rien à cirer. Sûr, que la moukère était sympa d'envoyer son même, n'empêche qu'elle en a deux plus un polichinelle et que nous casquons pour élever sa smala pendant qu'elle se balade. Alors, qu'elle ramasse un papelard, ça ne fait jamais que rendre une goutte de ce qu'on lui donne à boire.

Non, je me sens mal dans ma peau rapport à Sarah. Parce que, dans mon sommeil, elle était assise à côté de moi. Comme si elle avait assisté à la scène, qu'elle avait déchiffré mes pensées.

Me sens pas coupable vis-à-vis de moi, bien vis-à-vis d'elle.

J'aime Sarah. Comme un fou. J'aime tout ce qu'elle est, ce qu'elle veut faire de sa vie, aider les gens, monter sur la colline, mais au fond de moi je n'ai rien de tout ça et je n'y peux rien changer, rien de rien.

Tout à coup, elle s'en apercevait.

Je me souviens d'un film où une femme dans le coma sortait de son corps. On la croyait morte, elle voyait et entendait les autres, son mari, son amant, ses parents, ses gosses, un vieux copain qui l'aimait en silence. Aucun ne correspondait à l'image qu'elle se faisait de lui, toute une vie construite sur des illusions, des faux-semblants. Atroce.

Sarah est sortie de son corps, elle est venue s'asseoir près de moi, pensant retrouver ce qu'on y a vécu, et à présent, voilà, elle sait.

Qui je suis vraiment. Ce que j'ai dans le ventre et dans le ciboulot. Un type qui a sucé tout ce qu'il pouvait de Vinciane, c'est le cas de le dire et d'ailleurs aussi l'inverse, avant de la laisser tomber comme une merde.

Et qui n'en est pas même gêné aux entournures de sa conscience.

Wow, voilà que je me mets à penser comme un livre.

Où j'en suis, là ? Déjà que même sans la bombe...

Daddy, je te présente Sarah, père et grand-père inconnus, un quatre-quarts en fait, de chez nous, de Mouhad et de Yanqî, elle veut s'occuper des petits pauvres et nous allons nous marier.

Bénédiction assurée. Alors, maintenant...

Daddy, je ne peux pas te présenter Sarah parce qu'elle n'est plus en état de marche, mais bientôt je te l'amène en petite charrette, c'est bon pour le cœur, mieux que le jogging. En attendant, voici madame Aïcha, sa maman, une technicienne de surface de haute compétence.

Très honoré, chère madame ! Et comment ti vas, mon fils ?

Mais voilà, ma vie je ne pourrais plus la faire avec personne d'autre. Et Aïcha, hier, dans le hall de l'hosto, quand elle me parlait, je me sentais comme avec maman...

Boussole dérégulée. Supporte pas les Mouhads mais amoureux d'une meuf qui l'est en partie, sans parler de cette espèce d'affection pour une mère qui me parle de son Seul Dieu comme s'il décidait de tout, qui n'arrête pas de le prier, mais sans l'emballage cadeau, qui fuit la moûsbé, ne veut plus avoir affaire aux tarés de son pays et de sa religion. Puis Zohra, qui a payé de sa vie – et de celle de soixante-trois autres accessoirement – le fait de leur dire leurs quatre vérités, Zineb, qui les montre à dix tringlant comme des gorilles, clame que les meufs, pour eux, c'est juste bon à leur faire la bouffe et des chiées de lardons, elle aussi va y passer un de ces quatre, et encore ce type, sur le net, Abdel, qui s'est taillé de chez eux tellement ils ont la cervelle programmée... Drôle de sirop, tout ça !

Faut dire que je ne supporte pas beaucoup plus les Youssous. Ni les cocos, ni les fachos, ces idées à la noix qui t'empêchent de vivre ta vie, même si la mienne, dirait Loïko, est une caravelle en panne dans les sargasses, voiles carguées, pavillon bas... Tous dans le crâne ce besoin de te convertir, de gré ou de force, et finissent toujours par liquider ceux qui ne marchent pas du même pas.

Faut vraiment être débile pour croire qu'il existe là-haut un machin qui apparaît aux Youssous et leur dit ceci, aux Mouhads et leur dit ça, aux Indiens, aux Chinois, aux Nègres et c'est encore autre chose, tes meufs doivent se voiler, faut te couper le bout du zizi ou le clito, le cochon est impur, la vache sacrée, bouffe du maquereau le vendredi, sacrifie un poulet en mon honneur, quand ce n'est pas un bonhomme, puis qui les abandonne sur le ring avec mission de se l'enfoncer l'un l'autre dans la cervelle, à coups de poing, de casse-tête, de cimenterres, de bûchers, de ceintures d'explosifs ou de bombes atomiques. Si vraiment ce machin existait, ce serait un sadique, un immonde salaud.

Dieu est infiniment et parfaitement dégueulasse.

Mais voilà, ceux qui n'y croient pas ont guillotiné, chambragazé, goulaguizé, je t'en passe et des pas meilleures. Alors, c'est l'homme, qui est imparfaitement et finement dégueulasse ?

Et là, ça coince.

Ma Sarah n'est pas dégueulasse.

Maman n'est pas dégueulasse.

Enfin, faudrait voir ce qu'en pense Dad'...

Et moi, quand je déploie le grand jeu pour séduire Vinciane puis que je me débène après m'être copieusement servi, qu'est-ce que je suis ?





– Elle a bien supporté la greffe, la fièvre n'est pas revenue, tout est dans le vert...

– Elle va encore rester longtemps comme ça... enfin... quand est-ce que je pourrai... lui parler... vraiment la voir...

Les gants claquent. Esther les jette dans le bac à linge. Elle ôte sa cagoule, s'en essuie le front et la jette à son tour. Ainsi dégagé, le visage est moins caricatural. Un sourire tendre et lumineux. Des yeux caressants.

– Pas envie d'un café, Bruno ?

Je la suis dans le couloir.

– Du lait ? Du sucre ?

– Tout noir et tout pur !

Elle éclate de rire.

– Le noir, y'a que ça de vrai ! Mais pour moi, café au lait, comme mes puces, et tout sucré comme elles...

– T'as des enfants ?

– Mmmh ! Quatre filles et pas un seul garçon. Le Bon Dieu n'a pas voulu. Mais pardonne-moi, Bruno, je trouve qu'il a rudement bien fait. Toutes les copines avec leurs fils... rien que des emmerdes... Tandis que mes puces cappuccino... Enfin, je te charrie... N'empêche qu'un bon petit gars... Mon pauvre Ernest, perdu entre cinq femelles... De toute façon, il n'a qu'à s'en prendre à lui-même, c'est le père qui fait le garçon ou la fille, XY, tu dois savoir tout ça ... Entre nous, il ne se plaint pas, Ernest, au milieu de ses jupons, choyé comme un coq en pâte. Ernest, c'est mon mari, un mécano, mais classe...

Un gobelet dans chaque main, elle m'entraîne vers la pièce où m'avait parlé Farida. Je la précède pour ouvrir. Elle me tend mon café, s'affale sur un des sièges, souffle, avale une gorgée.

Puis tout à coup elle se redresse et me fait face.

Comme si une pierre tombait au fond de mon cœur, soulevait une vase d'angoisse qui reste flotter, impalpable et trouble.

– Ce sera long, Bruno. Parfois, il faut entretenir le coma thérapeutique des semaines ou même des mois. Nous allons peu à peu en diminuer la profondeur, pas assez pour qu'elle sache que tu es là. Si nous la réveillions maintenant, elle souffrirait trop. Quant à te laisser entrer dans la chambre stérile, c'est impossible. Il faut limiter au maximum les risques d'introduire un microbe.

– Mais elle va bien, la greffe a réussi, elle est hors de danger ?...

Le regard se voile.

– En tout cas le mieux possible. Et il ne semble pas y avoir de danger immédiat. Mais nous ne cachons jamais les risques aux familles, c'est un principe sacré. Son état reste grave. Ce n'est jamais gagné d'avance, tout peut se produire, une infection, une embolie... Ta mère n'a pas que ses brûlures, il y a la fracture du bassin, les éclats. Ses poumons n'ont pas été directement touchés, mais l'explosion les a quand même abîmés. Elle devrait recevoir des quantités de liquide plus importantes encore, mais ça les noierait... Pour ça aussi, le coma est précieux, ses besoins sont au plancher, c'est très important...

– Mais si longtemps, elle ne risque pas... Je veux dire, si elle s'en sort, elle sera comme avant ? Elle ne restera pas... enfin...

– Tu veux me demander si le coma ne laissera pas de séquelles ?

– Mmmh...

– Ça, non, je peux te le garantir. En tout cas pas sur l'intelligence. Sur le plan psychologique, bien sûr, on n'est plus jamais pareil après une telle épreuve. Mais nous avons des pys formidables, ils aident à passer le cap, après chacun se reconstruit à sa façon. Et tu sais, dit crûment, beaucoup sont mieux après qu'avant, sais pas, moins égoïstes, si on a le droit de juger... alors, une femme comme ta mère...

Elle pose le gobelet vide, se penche vers moi, entoure mes poignets de ses deux mains, serre, comme pour ancrer ses paroles dans la chair.

– Faut avoir confiance, très fort... Si tu crois en le Bon Dieu ou un Autre, tu dois prier. Beaucoup prier. Sinon, penser à elle. Tout le temps. Moi, je sais que ça aide. Tu vas passer tes examens ? Étudie pour elle. Tu manges ? Pense qu'elle aimerait manger avec toi. Regarde sa photo avant de t'endormir et même si tu ne le sais pas elle sera là dans ton sommeil et toi dans le sien. Les gens qui s'aiment se rejoignent dans le sommeil... Moi, ma fille aînée, Caroline, elle est partie à l'étranger avec son mari, loin, je ne l'ai plus vue depuis deux ans, mais la nuit je lui parle, elle me parle, je sais qu'elle est heureuse, alors quand je me réveille je suis heureuse aussi. Je te l'ai dit, je prie le Bon Dieu pour ta maman. Je crois en Youssoukri, mais les prêtres ne savent pas ces choses-là, ils ne connaissent que ce qui est écrit et ce n'est pas grand-chose, Youssoukri n'a pas eu le temps de tout expliquer, de toute façon les apôtres n'auraient pas tout compris. Mais chacun peut savoir ce qui ne se trouve pas dans le Bon Livre. Moi, je suis née ici, je n'ai jamais vu l'Afrique de mes ancêtres. Maman, elle, avait connu tout ça, elle m'en a beaucoup parlé, beaucoup, ce n'était pas des paroles en l'air, elle ne disait que ce qu'elle savait. Vraiment. Et pourtant elle aussi croyait en Youssoukri. Ça n'empêche rien. Moi, bien sûr, j'allais à l'école, je prenais tout ça pour des superstitions. Mais ça ne l'empêchait pas de parler, de parler, moi d'écouter, simplement, comme de belles histoires. C'est quand elle n'a plus été là que j'ai compris...

Elle relâche la pression. Une larme perle au coin des yeux. Je n'en reviens pas, qu'elle puisse ainsi prendre à cœur ses malades, les emporter après le service, insérer leur présence dans sa vie.

Elle se laisse aller contre le dossier. Se masse un peu la nuque, la tend puis la fléchit. Un craquement. Elle réprime une grimace, tourne la tête à droite puis à gauche. Me fait à nouveau face.

– Tu sais, Farida et Leïla, enfin, docteur Khayat, elles sont Mouhaddistes et elles prient aussi pour ta maman, pourtant elle était l'amie de Zohra Ben Saleh, qui disait du mal de leur prophète Mouhaddi et d'ailleurs aussi de Youssoukri, mais ça ne fait rien, chacun fait ce qu'il croit devoir faire, ce n'était sûrement pas une mauvaise femme, Zohra Ben Saleh, alors, Farida, Leïla et moi on soigne ta maman de notre mieux et on prie pour elle, le Seul Dieu ou Youssoukri et sa maman Maryâm... Toi, de ton côté, fais aussi de ton mieux...

– Hier, Farida m'a dit qu'on devait former une équipe.

– C'est ça aussi, une équipe... Pas seulement travailler...



Aïcha se retourne et me sourit. Elle déplace un peu sa chaise pour me dégager la vue. Les yeux de Sarah sont ouverts. Je m'approche à pas de loup, précautionneux, comme si je craignais de l'effaroucher.

Dès que j'entre dans son champ de vision, les lèvres tressaillent.

– Ma-man... Bru-no...

Un souffle, mais j'ai distinctement perçu les syllabes.

Aucun trait ne frémit. Regard fixe. À peine si elle cille. Impression que mon apparition a ébranlé quelque chose, mais trop en profondeur pour que les remous atteignent la surface. J'ai la poitrine dans un étai. Je reste comme un con, à guetter une ébauche de signe.

Aïcha me tire en arrière, me force à m'asseoir.

– Patience, mon fils, patience, elle revient de très loin, le voyage est long. Mais elle est en route, bientôt nous la retrouverons... Ah, quand elle sera là, je vais la serrer dans mes bras, serrer, je te dis pas... Il n'y aura plus ces tuyaux... Ils me font peur... Comme des serpents accrochés autour de ma fille...

– Ça fait longtemps qu'elle a les yeux ouverts ?

– J'ai rêvé d'elle toute la nuit. Je la voyais comme ça. Je lui parlais, elle entendait tout, elle comprenait tout. Elle ne disait rien, mais je lisais dans ses pensées, moi qui sais à peine lire dans un livre. Elle m'expliquait, maman, je ne peux pas encore parler parce que je regarde tout au fond, j'essaie de comprendre pourquoi il y a tant de méchanceté dans le monde. Alors, moi,

je lui dis, c'est le Seul Dieu qui a voulu ça, ma Sarah, nous devons accepter ce qu'Il nous envoie. À ce moment-là je comprends que je dis que le Seul Dieu est méchant, alors j'ai très peur, très peur, tu ne peux pas savoir, mais elle me dit, maman, tu ne dois pas avoir peur, le Seul Dieu sait bien que tu penses ça parce que tu es très malheureuse, mais Il sait bien aussi que tu es bonne, et courageuse, Il sait tout maman... Quand je suis arrivée, elle a tout de suite ouvert les yeux. Hier seulement trois ou quatre fois, aujourd'hui tout le temps. Mais elle ne me voit pas avec ces yeux-là, et toi non plus, elle nous voit avec son cœur. Et elle ne dit pas avec sa bouche, elle dit avec son cœur. Nous parlons, elle et moi, comme ça, sans rien dire... mais des choses très belles... Toi aussi, tu peux...

Je suis impressionné, j'essaie de me concentrer, Sarah... Sarah... Mais rien dans ma tête que l'écho de ma pensée.

Trop pour un seul jour ! Impression qu'on essaie de me violer, je dois me débattre, leurs dieux c'est comme les ogres dans les contes de mère-grand. Une façon de dire les choses.

Mais quand Esther prie pour maman, ou Farida, ou Khayat, est-ce qu'il se passe quelque chose ? Quand Aïcha parle en rêve avec Sarah, elle se fait bien sûr les questions et les réponses, à peine si je connais Sarah, mais je l'entends mal dire qu'elle essaie de comprendre pourquoi il y a tant de méchanceté dans le monde, pas son langage, et encore moins que « le Seul Dieu » sait tout.

N'empêche qu'après, dans la réalité, elle a les yeux ouverts.

J'imagine une espèce de rayon qui va de l'un à l'autre, mais quand il se plante chez toi il ne peut que mettre en branle ce que tu as dans le coco. Pareil à l'essence du réservoir, elle n'aura pas le même effet sur une BM, une Deu-deuche ou une tondeuse à gazon...

Au fond, suis pas taillé pour les grandes questions ! Le bien le mal, to be or not to be, qu'est-ce que je serais si je n'étais pas moi, où serai-je quand je ne serai plus là ? Pas vraiment mon truc.

Déjà si je ne fais pas trop chier les gens...

Et s'ils ne me font pas trop chier...

Mais si vraiment Sarah lisait dans mes pensées ? Comme tout à l'heure, au parc, avec le morveux de la mère porteuse, mon impression qu'elle y avait assisté, qu'elle me jugeait... Peux pas y croire, mais alors, cette honte, si elle ne vient pas de son regard, c'est que je la porte en moi... Donc, penser à la fille que j'aime suffit à révéler en moi des trucs dont je n'ai pas conscience, auxquels je n'ai jamais réfléchi, au sujet du bien et du mal.

Est-ce que tout le monde aurait les mêmes ?

Pas possible, Sandrine-Aïcha, pour elle, le mal c'est dire la vérité au sujet de son Mouhaddi et le bien se faire sauter le caisson pour tuer un max de gens qui sont là pour avoir un diplôme et gagner leur croûte. Mais avant son lavage

de cerveau, elle avait sûrement d'autres idées, un peu les miennes et celles de la plupart, même si on les laisse en veilleuse. Il a fallu la reformater. Tu ne tueras point ? Delete ! Tu aimeras ton prochain comme toi-même ? Delete ! Tes pères et mères honoreras ? Delete ! Liberté, égalité fraternité ? Delete ! Tous les hommes naissent égaux en droits ? Delete ! Mieux vaut une tête bien faite qu'une tête bien pleine ? Delete ! Un homme une voix, et surtout une femme une voix ? Delete !

Mais alors, si tout le monde n'a pas les mêmes notions du bien et du mal, qui m'a formaté, moi ?

Papa-maman, alors qu'on n'en a jamais discuté ? Mère-grand, peut-être, elle n'en manquait pas une pour me faire un sermon et en fait je l'aimais beaucoup. Voire, les profs du bahut ? Rodrigue et son cœur ? Dans une école youssou pour enfants de rupins, on ne rigole pas avec la morale, mais j'ai surtout appris à faire semblant, quant à ce qui est du fond... Et sûrement pas le prêtre latino ! Si je n'avais pas déjà viré ma cuti, avec ce crétin le Bon Dieu aurait pris le coup de grâce ! Paf ! Guillotiné, le barbu, la tête qui roule dans les nuages...

N'empêche qu'en fin de compte je l'étais, formaté, qu'elles se trouvaient en moi, bien cachées, ces idées sur le bien et le mal, même si je ne le savais plus, s'il a fallu Sarah pour les ramener à la surface, comme ces as en informatique, t'as fais une connerie, oups, t'as paumé des fichiers importants, ils vont t'en dénicher les traces au fin fond de la mémoire et te les reconstituent.

Sarah, tu crois qu'un jour on pourra en discuter autrement que dans mon imagination ?

Ses yeux obstinément rivés au plafond...

Me souviens, quand mère-grand avait loué un bungalow pour les vacances, elle ouvrait volets et fenêtres, par tous les temps, faire entrer le soleil, ou la pluie, ou le vent, mais faire entrer, débusquer les miasmes, les sueurs, les odeurs de vieille cigarette et d'huile solaire. Quand ça sentait le frais, on pouvait refermer, aller à la plage, manger une gaufre sur la digue...

Tout à coup, je m'aperçois que les paupières sont closes.

Coup au cœur, elle a suivi le chemin de mes pensées, elle veut me le montrer... Son crâne est aéré, les miasmes débusqués, ça sent le frais à l'intérieur, elle va pouvoir sortir, ce sera nos vacances...

Je touche le coude d'Aïcha. Elle a l'air désolée.

Sarah n'a pas dû nous parler de la même voix...

